

## Chapitre Cinq

### La Confrérie ou Scuola de Sainte Ursule

« Si un frère est malade et que son état nécessite qu'on le veille, le président doit donner l'ordre de le faire à qui lui semble opportun, et si quelqu'un refuse sans raison valable, qu'il soit expulsé de la confrérie. »

Le 'gastaldo', recteur de la Scuola de Sainte Ursule leva les yeux des statuts et tenant le livre ouvert entre ses mains regarda autour de lui satisfait.

Les deux personnes qui allaient être accueillies comme frères dans la confrérie, étaient agenouillées devant l'autel, un cierge allumé à la main : la femme était l'épouse d'un marchand de Saint Antonin, elle le fixait des yeux attentive et tendue ; le jeune homme au contraire, qui appartenait à une maison noble mais pas une des plus illustres de Venise, au passé honorable, arborait sur son visage un sourire complaisant et vide.

Le 'gastaldo' se remit à lire.

« Quand un frère meurt, que le 'gastaldo' avec ses doyens soit tenu de faire porter la croix avec la bannière dans la maison du défunt, et que le 'gastaldo' et les frères soient tenus d'accompagner ce corps dans notre église de Sainte Ursule, et que, s'il n'avait pas les moyens d'être enterré, la Scuola le fasse enterrer honorablement. »

Il leva de nouveau la tête. Par la porte du fond de la petite église, des frères continuaient à entrer. Ils portaient tous déjà la tunique blanche et longue jusqu'aux pieds, le capuchon et la belle image de Sainte Ursule brodée en rouge du côté du cœur.

Dès l'entrée, chacun prenait la tablette de présence qu'un doyen lui tendait, versait les cinq sous qu'il devait payer chaque deuxième dimanche du mois et allumait une bougie. Presque toute l'église était pleine maintenant et le 'gastaldo' calcula avec satisfaction que pas moins de quatre vingt bougies brûlaient allumées dans les mains des frères.

Depuis que les frères mendiants de Saint Dominique avaient, neuf ans plus tôt, pris l'initiative de promouvoir la confrérie laïque de dévotion dédiée au culte de Sainte Ursule et de ses onze mille vierges, le nombre des inscrits et l'importance de la Scuola dans la vie de la cité avait toujours augmenté. Les premières années, les frères avaient réussi à rassembler autour de l'autel de Saint Pierre dans l'église de Saint Paul et Saint Jean – qui à cette époque là n'était pas, entre autre, encore terminée – un tout petit nombre d'artisans et de petits marchands. Et maintenant la confrérie possédait une église pas très grande mais qui n'avait rien à envier aux oratoires de tant d'autres confréries de Venise. Les murs étaient couverts de fresques et les trois autels très beaux à

voir. Au dessus de l'église, il y avait la salle de réunion avec un plafond à caissons et des bancs de bois brillant tout autour. Et puis, le grand banc avait été fait dans l'atelier de maître Levada, sculpteur sur bois parmi les plus cotés de Venise.

Désormais les inscrits étaient plus d'une centaine et parmi ceux-ci, il y avait aussi quelques nobles et quelques représentants du clergé. Récemment, ils avaient ouvert, au dessus du portique, l'hôpital où on avait reçu deux vieux frères sans famille.

Le 'gastaldo' baissa à nouveau les yeux sur les statuts et en lissant avec ses doigts la page de parchemin, il se remit à lire.

« Le couvent des frères prédicateurs de Venise doit recevoir de chacun de ceux qui mourront... »

D'un des derniers rangs, un frère, grand et maigre, faisait écran de sa main devant sa bougie en prenant garde que la cire ne coule pas trop ; il se pencha un peu en avant et essaya d'attirer l'attention d'un frère qui était complètement absorbé, les yeux en l'air. Quand il réussit enfin à capter son attention, il lui fit un signe péremptoire du menton pour lui montrer la porte ; puis il s'avança, passa devant lui, et se dirigea vers le fond de l'église, sans plus le regarder. Arrivé là, il éteignit méticuleusement sa bougie, la posa sur une banquette près de celles non encore utilisées, poussa la porte et sortit. L'autre, réveillé en sursaut d'un de ses rêves secrets, s'approcha à petits pas vers le centre de l'église, fit d'un air un peu distrait, une gémulation, tourné vers l'autel, se signa et se tourna en hâte pour sortir. Dès qu'il fût dehors, il regarda autour de lui, clignant un peu des yeux à la recherche de celui qui était sorti.

La porte de l'église donnait sur un portique de quatre colonnes entre lesquelles s'ouvrait le passage vers le petit cimetière, propriété de la confrérie. Au-delà du cimetière, où les tombes de plusieurs frères jalonnaient déjà le pré, s'étendait jusqu'au canal la vaste place de Saint Jean et Saint Paul.

Le premier frère avait enlevé son capuchon et était là à regarder, l'air soucieux, les jeux de lumière d'un soleil éclatant, étant donné qu'on était déjà début mai, sur le pavement de briques du portique. Son visage avait l'air concentré d'un homme habitué à ruminer à l'infini ses propres pensées. Il était grand, d'âge moyen, très maigre, ses cheveux blonds entouraient son visage creux et il tenait ses longues mains serrées le long de son corps. Dans tout son comportement, il y avait aussi à ce moment- là quelque chose de hautain.

L'autre, petit rondelet, en habit de chanoine sous sa tunique blanche, les joues roses, s'approcha de lui timidement et l'interpella d'une voix indécise.

« Bonjour Lorenzo. Je suis ici. Comment vas-tu ? »

« Ah, tu es enfin arrivé, Nicolo ! » fit l'autre. Et sans autre préambule, il lui demanda : « Quelles nouvelles nous apportes-tu de la maison Querini ? »

« C'est ce que tu veux savoir, seulement cela ? » le religieux avait l'air déçu.

« Je suis désolé de décevoir tes attentes, mais c'est que ces derniers jours, je n'ai pas été dans la confidence des chefs de familles. Il y a de l'agitation et de

l'exaspération dans toutes les branches de la maison. Cela je le sais parce que j'ai vu un tas de monde entrer chez Marco, parler à voix basse et s'en aller en hâte. Même son fils, Angelo ne reste jamais tranquille. Il vient des gens, même du Grand Conseil qui s'entretiennent un peu avec lui, secouent la tête, soupirent et s'en vont avec de grandes poignées de mains. Mais en plus, ces derniers temps, je n'ai rien pu voir. »

Il haussa les épaules comme pour s'excuser.

« On voit qu'ils ne se fient pas à un poète comme toi, toujours la tête dans tes rimes et par-dessus le marché, homme d'église. Les Querini ont toujours été si méfiants... »

Le ton du noble Lorenzo Moro résonna d'une manière décidément désagréable aux oreilles du religieux, même si ses paroles qui n'étaient que l'écho de ce qu'on racontait en ville, avaient essayé de prendre un tour plaisant.

Le prêtre, cependant ne montra pas qu'il en était froissé.

Nicolo Querini, curé de San Basso, en fait était considéré comme un homme affable dans toutes les classes de la société. Pour les uns il était un rimailleur médiocre, pour d'autres, au contraire il était un élève assez brillant de la nouvelle école toscane. Prêtre non intrigant pour tous, peu convaincu pour plusieurs, seulement peu zélé pour d'autres. Parmi les hommes cultivés et les artistes qui l'avaient entendu se laisser aller dans certaines réunions dans la sacristie de San Basso, l'opinion assez répandue était, au contraire, qu'il avait un sens précis de la justice et un grand désir de faire le bien mais qu'il était gêné par son caractère plein d'hésitations.

« Mais qu'est-ce que tu dis Lorenzo ! Nous, Querini, nous sommes comme vous, les Moro, de crainte qu'on vienne vous espionner chez vous, il n'y a pas si longtemps, vous n'aviez qu'une entrée par voie d'eau ! Et pour venir vous trouver, il fallait prendre une barque ! »

Seule, une légère rougeur colora le visage tout rond du prêtre, sans doute plus à cause de l'offense faite à sa famille que celle faite envers sa personne. Malgré tout, il était lui aussi un Querini, même si très souvent il préférait l'oublier.

« Nous vivons, comme dit le saint, » ajouta-t-il, en esquissant un doux sourire, « dans un esprit de communion et de joie. Tous autant qu'ils sont – et Dieu seul sait combien ils sont les Querini ici à Venise et au-delà du Golfe... Donc, s'ils ne veulent pas me faire confiance, parce que, comme tu le dis, je suis un ecclésiastique, cela veut dire que les décisions prises doivent être bien graves. Probablement qu'ils pensent qu'il vaut mieux que je reste en dehors. Ce n'est pas ce que tu attendais ? »

Moro resta un instant à soupeser ce qu'avait dit le curé. Il était vexé d'être tenu dans l'ignorance des derniers développements chez les Querini. Il y avait un bon moment qu'il n'arrivait plus à parler avec aucun d'entre eux et ce fait offensait son orgueil.

Un mois auparavant, quand on avait pris la grande décision, en grand secret, avec mille précautions, il avait bien été convoqué et on lui avait donné des ordres précis. Mais depuis, on l'avait abandonné à lui-même. Il se sentait exclu et utilisé. Mais il ne pensait même pas à tout laisser tomber. Ce pour quoi il s'était engagé, il le porterait à son terme certainement. Sauf qu'en lui-même, il sentait qu'augmentait l'inquiétude qu'il avait eue dès le début sur toute l'opération. Les Tiepolo et les Querini avaient-ils vraiment l'intention de rester fidèles aux pactes faits avec lui et les autres nobles présents à la réunion ? Ou bien essayaient-ils de rouler tout le monde ? Le doute n'était pas infondé. Il décida de toute façon de ne pas laisser transparaître ni ses hésitations, ni ses frustrations et, en secouant un peu la tête pour en chasser autant les unes que les autres, il se décida à répondre : « Je pense moi aussi que ce qui devait être décidé a déjà été décidé. Et à juste titre. Il faut à la justice des ministres résolus... Toi qui es prêtre, tu sais mieux que moi, que même dans les mosaïques de Saint Marc, elle est représentée avec une épée flamboyante en main. »

« Mais, il me semble que c'est un péché d'orgueil de nous comparer dans ce cas, avec un ministre de Dieu. Nous ne sommes que des hommes, et même si nous avons subi des torts, il faut nous rappeler que nous avons souvent été nous aussi, des instruments de violence et de mal. »

Nicolo avait accompagné ses paroles d'un doux sourire, en regardant le noble renfrogné de bas en haut. Il voulait atténuer le ton de reproche implicite avec lequel il les avait prononcées. Mais le noble Moro ne s'en aperçut même pas, et presque en se parlant à lui-même, il s'exclama d'une voix dure : « Ce qu'on doit faire, doit être fait ! »

« C'est toujours le même ! Même le feu ne l'émeut pas... » pensa le curé et il allait lui répondre, quand un homme s'approcha d'eux, très pauvrement vêtu d'une vieille tunique bleue de marin. Il avait rejoint le portique, se détachant d'un petit groupe de personnes, mal en point et mal vêtues elles aussi, immobiles, dans une attente silencieuse, près d'un petit mur qui séparait le cimetière de la place. Les pieds nus, le visage émacié et les cheveux en broussaille et dépeignés donnaient l'impression à première vue qu'il s'agissait de mendiants. Les deux hommes arrêtés à l'ombre ne s'étaient même pas aperçu de leur présence, tant la vue des mendiants était maintenant habituelle, ce printemps là dans tous les coins de la ville. Un frère pénitent en retard survenant en hâte, passa vite entre les deux hommes en faisant une grimace de dégoût. Dès qu'il fut passé, le mendiant le plus âgé se précipita et dit en hésitant : « Excusez-moi frères, si je vous interromps ; savez-vous par hasard, si on peut espérer aujourd'hui que les nouveaux nous donneront quelque chose quand ils sortiront ? »

Nicolo, avec l'affabilité impersonnelle acquise dans son métier se hâta de répondre : « Ils ne nous ont encore rien dit. Mais vous verrez, ils vous

donneront quelque chose. Je n'ai jamais vu quelqu'un qui le jour de sa réception dans notre congrégation, ne fasse un peu de charité. »

« On espérait les petites images de Sainte Ursule. »

« Vous verrez qu'il y en aura. »

Les sœurs de la Scuola, en fait, à certaines occasions comme celle de l'admission de nouveaux membres, ont depuis longtemps l'habitude de découper des petits morceaux rectangulaires de parchemin et de dessiner avec des couleurs vives l'image de la sainte protectrice de la confrérie vêtue comme on la voyait sur l'en-tête des statuts, tout de rouge, sa robe ornée de fleurs, avec la bannière de la congrégation en main. Il y en avait de vraiment très bien exécutées et tout le monde voulait en avoir, pour les mettre à la maison sur la console près du cierge béni ou sous les vêtements comme scapulaire. On les offrait pour quelques sous qui d'une part, servaient aux dépenses de la Scuola et de l'autre, à distribuer des aumônes devant l'église.

Le mendiant murmura un remerciement et retourna près des autres qui, craignant d'être chassés, s'étaient accroupis à l'écart sur les escaliers du portique, en essayant de ne pas encombrer l'entrée. Le curé de San Basso avait suivi l'homme d'un regard de pitié alors qu'il s'éloignait. Mais le noble aussi avait été frappé : il avait reconnu dans le mendiant un marin embarqué sur une galère où il avait été officier.

« Elle sert au moins à quelque chose notre Scuola ! » Nicolo essaya de se consoler. « Il y a tant de misère en ville et tant de gens qui détournent la tête face au malheur ! On dirait même que ce ne sont pas des chrétiens. Nous, au moins, on essaie de faire un peu de charité. »

Moro lui sauta dessus, furieux.

« Considérations de prêtre, très cher Nicolo ! Le mauvais exemple vient d'en haut. Quand on empêche les gens de commercer librement, on surcharge d'impôts les artisans et on est contraint de réduire les échanges parce qu'on est en bagarre avec tout le monde ; comment veux-tu qu'il y ait du travail pour les petits et les pauvres ? Et s'il n'y a pas de travail, il n'y a pas non plus d'argent pour faire la charité. Ce n'est pas le problème de la noirceur des hommes mais du mauvais gouvernement. »

« Et pourquoi donc on y arrive » répliqua Querini « et les autres non ? Ne te l'es-tu jamais demandé ?... C'est que notre confrérie éduque à la charité. Et on en a besoin ! »

Le noble secoua la tête et fit un geste de compassion.

« Comme d'habitude, tu veux voir ce qui n'existe pas. Des signes qui n'apparaissent pas aux autres : des personnages dorés, dépeints seulement dans tes pensées. » Et pendant qu'il parlait, il faisait des gestes de la main. « ... Ecoute-moi : notre confrérie comme du reste toutes les autres à Venise, y compris les pénitents qui, maintenant qu'est passé le premier moment d'enthousiasme, m'apparaissent de plus en plus comme des hypocrites et des vaniteux qui paradedent avec leurs flagellations, sont nées du besoin d'un peu

d'aide réciproque et de solidarité. Les frères savent très bien qu'ils ont obtenu des garanties en s'inscrivant dans une confrérie. Et tu sais mieux que moi ce que sont ces garanties. Il est vrai qu'en plus d'avoir trouvé un refuge, les juristes diraient un « ordo », ils ont trouvé un moyen de faire le bien. Mais crois-moi, ceci satisfait le sentiment de piété de quelques uns, le désir de compter encore pour quelque chose dans cette société pour beaucoup d'autres. Je sais que tu ne peux pas être d'accord avec moi, mais c'est la vérité. »

Nicolo eut un air contrarié. Quand il se trouvait en face de quelqu'un qui critiquait ses idées d'une manière catégorique, il avait l'habitude de se frotter nerveusement les mains et de regarder fixement loin devant lui, comme s'il pouvait recevoir de quelque part, la réponse qui pourrait lui redonner la sérénité pleine de rêves où il aimait vivre. Et cette analyse injuste et mauvaise de Moro allait à l'encontre de plusieurs points, bien arrêtés, de l'ensemble de ses tranquilles convictions. Il soupira : « Ton cœur s'est desséché, Lorenzo, et cela m'afflige. Mais comment fais-tu à ne pas voir qu'ici là dedans... » et il montra l'église derrière lui « on suit les règles dictées par cet esprit évangélique que Jésus lui-même nous a enseigné ? Regarde le soin avec lequel nous pourvoyons à l'enterrement de nos frères décédés ! Quand nous étions encore les hôtes des frères prêcheurs, nous avons pensé à avoir d'abord un cimetière avant une église. Autrement nombre de frères avec peu de moyens, où auraient-ils trouvé une tombe ? »

Moro d'un geste impérieux le fit taire.

« Je le sais ! Je le sais ! Mais laisse-moi t'interrompre... Pendant que nous attendons les autres, discutons un peu entre nous. Tu parles d'évangile et de charité. Je respecte tes idées parce qu'elles reflètent aussi en partie mon opinion. Mais permets-moi de te faire observer que si ce besoin de sécurité auquel tu viens de faire allusion toi aussi, est ressenti si fortement c'est parce qu'il y a peu de justice dans le monde où nous vivons. Nous sommes mal gouvernés et celui qui commande n'est pas digne du poste auquel Dieu s'est plu de l'élever. L'avidité de quelques uns a chassé du gouvernement de notre ville ceux qui par expérience et dignité avaient le droit d'y participer. Comment se fait-il donc que soient nées justement ces dernières années tant de confraternités laïques et que les anciennes aient pris un nouvel élan ? » Il s'arrêta, les yeux vissés sur le visage du curé. « C'est parce que les gens viennent chercher ici ce qu'on ne leur donne plus autre part. Les braves gens – dis-je – qui voient le mal et veulent y remédier. Je te donne raison quand tu dis que celui qui essaie de vivre comme le veut l'évangile, c'est ici dans les confréries, qu'il peut encore pratiquer l'esprit de charité. Mais la majeure partie y vient pour fuir la solitude, la peur de la mort et de la misère. Et puis c'est ici que les braves artisans et les petits commerçants qui ne comptent pour rien dans la ville, peuvent encore parler, décider, voter, avoir des charges, se donner de l'importance. Me suis-je bien expliqué ? N'as-tu jamais observé que nous, même si, à certaines occasions nous faisons la charité aux pauvres de la ville –

j'entends les veuves, les estropiés, les orphelins – nous n'aidons presque que les artisans et les gagne petit du commerce restés sans travail et ruinés par une politique stupide et présomptueuse ? Ne t'es-tu jamais demandé pourquoi ? »

Moro fit une nouvelle pause, laissant en suspens la question au dessus de la tête du curé. On comprenait bien qu'il avait préparé depuis longtemps ce discours et que depuis longtemps il voulait l'exposer. Querini était l'interlocuteur idéal : il l'écoutait avec une attention grave et surtout il lui opposait des objections de morale qui faisaient ressortir davantage la rationalité de son argumentation.

Le curé fit non de la tête.

« Je te la dis, moi la raison ; c'est parce que dans la confrérie, ce sont les artisans et les petits marchands qui commandent. C'est leur association. Et ils votent pour aider ceux de leur métier qui sont en difficulté. Nous deux, nous sommes un plus, un ornement. D'autre part, si nous n'avions pas en tête ce que nous savons, et si nous n'avions pas eu besoin d'un écran pour nous voir, serions-nous ici tous les deux ? »

« Moi, oui, sans aucun doute » protesta Nicolò.

« Moi, non. Mais le point le plus important est que celui qui commande à Venise aujourd'hui fasse bien attention à ne pas faire sortir des confréries l'esprit de fraternité qui s'y est formé. Il ne veut absolument pas que les frères, qui administrent les confréries et ont un peu appris les pratiques du bon gouvernement, pensent pouvoir les exercer en dehors... »

« Oui, hélas, il en est ainsi. »

« Citoyens ici dedans, dehors nous devons restés des sujets. Les Orseolo et Gradenigo... »

Tout à coup Nicolò l'interrompit.

« Tais-toi un moment ! Regarde qui arrive sur la porte de l'église ! »

Le curé de San Basso prit par le bras le noble Moro qui s'irritait de plus en plus au fur et à mesure qu'il parlait et le poussa devant lui le long du petit passage qui traversait le cimetière. Arrivé à mi chemin entre la place et le portique, il s'arrêta et dit doucement : « Mais sais-tu qui est celui là ? » et il lui montra du menton l'homme qui se tenait à la porte de l'église.

« Non et il ne m'importe pas de le savoir » répondit, agacé et à voix haute le noble.

« Mais c'est un espion de Gradenigo ! Par son métier il devrait dépendre des Seigneurs de la Nuit, mais il est plus souvent dans les antichambres du Doge que dans celles de son office. Il court toujours pour ramasser des rumeurs, il connaît tant de monde, il a toujours un 'piccolo' à régaler pour une délation. Et la nuit il est parmi les plus rapides à tomber sur celui qui fait une promenade, le pauvre, peut-être même bien pour une bonne raison. On dit que certaines disparitions... Et tu allais raconter je ne sais quelles bêtises ! Il vaut mieux écrire des vers que de perdre le sommeil à penser toute la journée au

bon gouvernement comme tu le fais ! Le voilà qui vient. Je te demande de te taire un petit moment. »

Le curé avait prononcé ces dernières paroles d'un ton d'affectueux reproche, mais en lui-même il pensait que l'affaire commençait mal si son succès était confié à des personnes irascibles comme Moro. Si rigide, si orgueilleux. Il ne semblait même pas se rendre compte qu'il n'appartenait, somme toute, qu'à une maison de peu d'importance.

« Mais regarde quel drôle de gens il y a même ici ! et parmi nous ! » dit le noble avec dédain mais à voix basse cette fois.

Nicolo, alors que l'espion s'approchait et feignait d'attendre quelqu'un, se hâta de faire les louanges de l'église des dominicains.

« Si haute et si élancée ! Les uns disent que son style est trop nouveau, qu'il singe les églises de France et qu'il est étranger à nos traditions. Ravenne, Torcello, pour ne pas parler de San Marco. Du reste – tu le sais peut-être – on dit le même chose de ma poésie... » et là il fit une petite moue d'embarras, « ... et de celle de mes amis. Moi, je l'aime au contraire : si simple mais aussi si élevée, vraiment comme le style d'une laude. »

Il détacha un instant son regard de Moro qui l'écoutait avec patience et peu d'intérêt et jeta un coup d'œil derrière son dos, en se levant un peu sur la pointe des pieds. L'espion s'éloignait. Le curé s'exclama alors avec un soupir de soulagement : « Oh, il est finalement parti ! Il va rapporter que nous étions étrains de parler de choses de peu d'importance... »

Lorenzo Moro le regarda, ironique, pensant que Nicolo était un des rares prêtres naïfs qui restaient à Venise.

« Tu crois ? Dis plutôt qu'il sera encore plus soupçonneux de nous avoir vus ensemble ! »

« Ce sera peut-être comme tu dis » répliqua Nicolo, en ébauchant un geste d'ennui, « mais ne perdons pas de temps sur ce que j'ai raconté. Il pensera tout au plus que ce sont des rêves de poète de peu d'importance. Dis-moi toi plutôt tant qu'on est seuls : A quel point en sommes-nous de l'organisation de notre groupe ? » Il hésita un instant puis il ajouta : « Aurons-nous assez de force pour convaincre les autres ? Depuis que nous nous sommes rencontrés dans la mesà de Giovanni Della Barca avec l'excuse de la colleganza, moi aussi j'ai perdu un peu le contact avec tout le monde. »

La réponse du noble arriva rapide et insupportablement précise.

« Les préparatifs, tu peux en être sûr, ont avancé. Mais hélas, Il y a encore tout un travail à faire d'information et de communication entre les personnes que nous pensons proches de nos idées. Et c'est très long parce que pour prendre les contacts, il faut être très prudent. Et gare au faux pas : les autres sont toujours là, prêts à te surprendre. Excuse, Nicolo, ce langage de rhéteur, mais je dois te dire que je sens approcher l'heure de la lutte et du danger. Même si nous devons patienter encore un peu. »



Et le chef de la maison des Moro regarda longuement son interlocuteur d'un regard chargé de sens.

Un frisson de crainte parcourut tout le corps du curé de San Basso. Où les emmenait ce petit noble plein de frustrations ? Il se demanda tout à coup où et quand il s'était trompé. Probablement depuis le début. Il n'aurait jamais dû lui, poète et prêtre, adhérer immédiatement et le cœur léger à ce projet, vague, pour être honnête avec lui-même, dont il avait entendu parler la première fois au milieu d'une grande confusion et dans une atmosphère de tyrannicide chez Giovanni. C'était cette atmosphère qui l'avait convaincu de s'impliquer. Mais il aurait dû au moins s'informer davantage sur les personnes ! Ce Moro, par exemple. La justice et la charité étaient de grands idéaux. Lui était le premier à avoir sacrifié autant pour y rester fidèle. Et personne comme lui n'était convaincu que l'injustice régnait à Venise. Mais maintenant entendre parler de batailles imminentes à ce point. Il était sûr qu'il y avait encore la possibilité de discuter pour trouver un moyen de les contraindre à céder...

Nicolo, craignant de révéler ses propres doutes et ses propres hésitations, et aussi parce que ce qui l'ennuyait, c'était d'être considéré comme un rêveur seulement capable de faire des vers, essaya de parler un air détaché.

« Mais y a-t-il vraiment besoin d'en arriver aux extrêmes ? Je voudrais tellement en savoir davantage. Connaître les noms, les plans qui ont été faits. »

Dès qu'il eut parlé, le curé se rendit compte qu'il s'était trompé de ton et de mots. En fait, il vit, avec regret, se dessiner sur les lèvres du noble une moue de mépris. Et pire, il comprit qu'il lui avait offert l'occasion de lui faire un nouveau discours.

« Les noms ! Les noms ! Mais, curé délicat de cœur et faible de caractère, quand on a des principes, il faut savoir se contenter de s'y tenir. A moi, me suffisent deux de ces noms : Tiepolo et Querini ; il y a de nombreuses décennies que ces deux grandes maisons montrent qu'elles savent ce que doit être la fonction du patriciat dans le gouvernement de la res publica. Et c'est justement pour cela que je crois qu'eux seuls puissent être le point de référence pour tous les nobles qui, en ce moment, ont à cœur notre commune... »

Moro avait fait une pause pour regarder autour de lui comme s'il était à la recherche d'un public qui l'écoute. Querini en profita tout de suite pour reformuler sa question. « Je suis d'accord avec tous tes raisonnements, Lorenzo. Mais je voudrais te reformuler cette question : faut-il en arriver aux extrêmes ? Dans notre maison aussi, il y en a qui pensent qu'on peut encore négocier un accord. Je le tiens pour certain, même si je suis tenu à l'écart de toutes leurs intrigues » De Charybde en Scylla, pensa Nicolo quand il vit Lorenzo tout bouffi d'orgueil. « Et accepter les conséquences de la fermeture du Grand Conseil, se résigner à ce que de nombreux nobles restent en dehors du gouvernement de Venise ? Que les chefs des cinq ou six grandes maisons tiennent à jamais tout le pouvoir entre leurs mains ? Il y a des familles comme les Moro qui ne les ont jamais craints et ne les craindront jamais. Mais les

autres ? Les petits nobles qui ont tant fait pour la république, ne pourront-ils plus donner leur avis dans les Conseils ? Crois-moi Nicolo, avec les Gradenigo, les Dandolo et les tyrans de leur espèce, il n'y a aucune possibilité d'accord ! »

Le curé, avec un soupir, auquel l'autre ne fit même pas attention, essaya de calmer le jeu pour que Moro finisse une bonne fois pour toute de s'en prendre à tout le monde. Et puis il lui tardait aussi d'entendre les autres. « Oui, tu as raison. Il faut rétablir l'ordre. C'est vrai que l'Eglise a toujours éduqué au bien ! »

« Tu parles juste maintenant Nicolo ! » l'interrompit à nouveau Moro, « des générations entières de nobles ont éduqués nos curés ! Et notre culture ? Qui, sinon l'Eglise, nous donne depuis toujours le moyen d'interpréter le sens de la vie ? »

Le mot culture parut au curé comme un rayon de soleil qui pouvait le mettre à l'abri, loin de la mer tempétueuse des invectives du noble.

« C'est vrai ! C'est vrai ! Qui, sinon nos clercs se sont adonnés aux études et dédié leur temps et leur travail à l'histoire de notre république pour qu'elle serve de guide et de leçon ? »

« C'est vrai Nicolo. Je vois aussi que tu peux éprouver de la colère. »

« Mais je vois tout avec lucidité et je suis avec toi de toute mon âme ! Sauf que je ne cache pas ma crainte d'être sur le point de faire un pas irréparable. »

« Allez, il me suffit que tu sois de notre côté. Laisse le soin des modes et des moyens à ceux qui ont toujours eu le devoir de défendre le droit. »

Ceci dit, le noble Moro s'arrêta. Il quitta des yeux le curé qui se sentit bien soulagé, même s'il avait peur de le montrer, et regarda dans le vide devant lui. Il semblait récapituler tout ce qu'ils avaient dit tous les deux jusqu'à maintenant. Nicolo s'attendait à un chapelet de récriminations. Lorenzo, au contraire, se limita d'une manière inattendue à dire, d'un ton d'affectueuse condescendance : « Tu dois être fatigué de m'écouter ! Et puis, il est temps que tu parles avec les autres. Je t'en prie, toi qui passes inaperçu mieux que moi, retourne à l'intérieur et essaie de faire sortir un des nôtres. »

« J'y vais tout de suite. »

Le curé, presque content, se tourna et se hâta, tout léger, vers la porte de l'église. En donnant un dernier coup d'œil à Moro, il ne put éviter de se dire que, grand, sec et les yeux écarquillés devant lui comme il l'était, il ressemblait à la figure d'Abraham dans l'histoire de l'Ancien Testament de l'église de Saint Marc. Et tout le monde à Venise pensait que cette figure portait malheur.

Rentré dans la pénombre de l'église, le curé se dépêcha de reprendre la bougie qu'il avait laissée juste derrière la porte et de l'allumer. Il avança un peu vers l'autel, se frayant un chemin avec précaution parmi les frères et il regarda autour de lui, essayant d'apercevoir ceux qui étaient présents le mois précédent dans la mesa de Giovanni Della Barba.

Le 'gastaldo' arrivait à la fin de la lecture des statuts et fixait des yeux les deux néophytes comme s'il voulait évaluer chacune de leurs expressions.

« Pour aider les pauvres de la confrérie, chacun doit payer chaque année à la fête de Sainte Ursule, deux gros, et chacun devra donner à cette fête un pain béni... » Les frères étaient tous rassemblés autour des deux nouveaux agenouillés devant le 'gastaldo'. Le ton calme, même un peu emphatique du maître de leur confrérie, la ferveur de la conviction qui se lisait sur la plupart des visages, le silence tranquille qui flottait dans l'air ambiant, la douce lumière des bougies, en somme tout ce qui l'entourait conforta le curé dans sa conviction : ici, il y avait une atmosphère de paix spirituelle qu'il était difficile de trouver ailleurs. Il sentit qu'il en était pénétré comme jamais auparavant. Il eut presque l'impression d'être sur le point de la trahir en se mêlant à ceux qui ce matin lui apparaissaient désormais, sans aucun doute, comme des conjurés prêts à tout.

Après avoir cherché des yeux avec précaution, en ayant honte presque de le faire, il réussit à apercevoir au deuxième rang, sous le capuchon, le visage cuit par le soleil et plein de rides de Bartolomeo Barozzo, patron de bateau.

Il lui fit un signe et celui-ci acquiesça immédiatement. Il le vit rester sans bouger, le visage tourné vers l'autel rien qu'un petit moment, puis le suivre résolument vers le fond de l'église et il regretta cette hâte si grande qu'il avait comme beaucoup d'autres ici qui voulaient seulement rencontrer Moro.

Lorenzo attendait là ; debout, juste de l'autre côté de la porte. Dès qu'il les aperçut, il s'exclama affectueusement : « Quand es-tu revenu Bartolomeo ? »

Quand le patron eût vite enlevé son capuchon, il se mit à regarder, amusé, ses cheveux roux, de plus en plus comme de l'étaupe et ses yeux de plus en plus enfoncés sous ses sourcils comme ceux qui ont l'habitude de les plisser souvent pour regarder au loin.

« Comment vont les choses sur la grande mer amère ? Mieux que sur terre, j'imagine. »

Barozzo, à son tour regarda perplexe son ami. Ils se connaissaient depuis de nombreuses années maintenant mais il ne l'avait jamais vu aussi maigre, le visage aussi creusé. Deux mois seulement étaient passés depuis qu'ils s'étaient vus la dernière fois chez Delle Barba et on aurait dit qu'une tempête avait dévasté ce visage. Il pensa avec appréhension à quelque maladie mais décida de faire semblant de rien pour le moment et d'en parler avec lui à la première occasion. Et aussi parce que le curé de San Basso était là et qu'il savait qu'ils n'étaient pas toujours d'accord.

« Tu ne pouvais rien dire de plus éloigné de la vérité, noble Moro ! Et cela m'étonne que toi qui connais si bien le monde, tu puisses penser qu'en tournant le dos à Venise, on peut entrer dans quelque royaume bienheureux. Les mêmes vents qui soufflent sur la terre soufflent aussi sur la mer. Et la vigie en haut du mât, a beau avoir un œil perçant, il voit sur les côtes qui défilent devant lui les mêmes choses que s'il était en haut du campanile de Saint Marc. »

« Mais comme tu es éloquent aujourd'hui, patron ! »

Nicolo se réjouit de voir Lorenzo rire tout content, en regardant son ami. Dans son esprit il alla chercher une comparaison : Castor et Pollux ou mieux Ulysse et Diomède ? Mais il fut distrait par la voix tonnante de Moro qui sans doute déjà convaincu d'avoir déjà trop ri, avait repris ses jérémiades.

« Malgré toute ton éloquence, tu me permettras néanmoins, passées les bouches du port, d'avoir l'impression de quitter la sombre atmosphère d'oppression et de fausseté qui pèse sur Venise ! »

Barozzo, voyant l'amèretume qui s'était dessiné sur les lèvres du noble, pensa qu'il valait mieux contenter l'esprit exacerbé de son ami certain de lui être agréable, il lui dit : « Peut-être, si tu navigue tout seul. Mais dans les convois, c'est comme ici. C'est toujours les mêmes qui commandent. Cher ami il faut revenir aux jours anciens quand le patron sur un bateau comptait encore pour quelque chose. »

Le patron se tut et regarda alentour. Sous le portique, il y avait de nombreux frères. Les uns étaient sortis de l'église étant donné que la cérémonie allait arriver à sa fin ; d'autres, qui n'étaient venus que pour le chapitre, s'étaient attardés dehors à parler. Il y avait dans l'air une atmosphère de gaieté et d'excitation à laquelle contribuaient aussi la matinée ensoleillée, la journée de fête et le simple fait d'être ensemble, vêtus de la même manière et avec la satisfaction d'avoir quelque chose en commun. Moro fit un bref sourire amère et s'exclama à voix haute : « Oh, la grande libertas vénitienne ! »

Beaucoup se retournèrent vers Moro et ses amis et aux milles bruits d'avant succéda un silence plein d'inquiétude. Le patron posa immédiatement sa main sur le bras du noble et l'obligea à s'arrêter.

L'attention fut détournée du groupe et l'air à nouveau plein de bourdonnements, de voix et de rires brefs, Moro, alors, se pencha vers Barozzo et lui dit cette fois à voix basse : « Tu as pensé à ce que j'ai dit la dernière fois que nous nous sommes rencontrés ? Qu'est ce que tu as décidé ? »

« Oui, j'y ai pensé ! Et même si je ne sais pas bien ce qu'on pourra faire, je te dis que je suis avec vous ?. Et tu sais pourquoi ? Parce que notre travail va à vau-l'eau et qu'il faut vraiment inventer quelque chose si nous ne voulons pas que les gros marchands ne nous réduisent tous à seulement manœuvrer les voiles. Donc, noble Moro, hisse la voile, indique la route et je te suivrai. »

Le noble fit un signe énergique de la tête pour montrer sa propre satisfaction.

« Bien ! Ce qui compte maintenant c'est d'amener le plus possible d'adhésions à notre projet. La prochaine réunion. C'est de cela que je voulais te parler... Attends un instant... » et s'adressant au curé, il demanda :

« Les autres sont-ils encore à l'intérieur ? Tu les as vus ? »

Le prêtre poussa un soupir

« Ego sum sane Simon Cyrenaeus mitis – Je suis vraiment tel que le messenger Simon de Cyrène. J'y vais. J'y vais » Et il s'en alla. Au moment où il entra dans l'église, la porte s'ouvrit, un frère sortit, grand, très sérieux, avec un

certain air important sur le visage. C'était le trésorier de la confrérie. Giacomo di Riguzzo. Il faillit heurter Nicolo et l'interpella agacé : « Que se passe-t-il donc, curé, vous allez et venez ? Qu'est-ce qu'il y a ? » Puis en regardant devant lui, il s'aperçut que, un peu plus loin, le noble et le patron suivaient avec une impatience mal dissimulée les mouvements du curé ; alors d'un ton plein de sous entendus, il s'exclama : « Je vois ! Je vois ! On attend votre retour. »

« Mais qu'est-ce que vous croyez ? Nicolo lui lança un regard rapide plein d'appréhension et chercha en hâte une excuse quelconque plausible.

« On parlait d'un poète toscan que tout le monde considère maintenant comme le meilleur de la nouvelle école. Je vais voir si Della Barba est à l'intérieur. Il devait nous procurer la copie de l'une de ses poésies. »

« Della Barba, le marchand ? Allons donc ? Je parie maintenant, que vous allez me dire que vous parliez de celui que les florentins ont chassé en exil : Durante ou Dante, je ne me souviens plus comment il s'appelle. Patron Barozzo le saura certainement ! » Et il ricana, amusé.

« Oui, oui, c'est lui ! » essaya de soutenir encore le curé

« Je crois au contraire que vous êtes entrain de vous agiter pour finir comme lui. »

« Mais que dites-vous ? Le cas échéant on essaiera de ne pas devenir des bannis comme lui... » laissa échapper le curé qui n'était pas un grand diplomate. Mais il se reprit tout de suite.

« De toute façon, croyez-moi, nous discussions d'une de ses œuvres qu'il n'a pas encore réussi à terminer. Le manuscrit a été copié par l'un d'entre nous chez un toscan réfugié à Treviso. »

« Oui. J'en ai entendu parlé. »

« C'est sûr ! Il l'a écrit en langue vulgaire et l'a donc pratiquement mis à la portée de tous... »

« C'est vraiment un très beau geste. »

« N'est-ce pas ? »

Giacomo di Riguzzo bougonna.

« Ne me racontez pas d'histoires, Nicolo, avec vos divagations d'hommes de lettres ; sachez que j'ai eu vent des rumeurs. Oh, des personnes très discrètes qui ne m'ont dit que quelques phrases entre leurs dents. Mais je pense que ce que vous avez dans la tête est quelque chose de très dangereux. Et j'ai peur pour vous. »

« Mais qu'est-ce que vous allez vous imaginer ? Qu'est-ce qu'on peut vous avoir dit ? » Le curé essayait de savoir quelque chose, en parlant sur un ton qu'il voulait rendre indifférent. Mais sur son visage on lisait clairement son anxiété.

Le trésorier resta un moment en suspens, regardant le curé, comme s'il se demandait s'il pouvait dire certaines choses à un Querini, puis il se décida à mettre une main dans sa poche. Il en tira un manuscrit roulé et le déroula.

« Voici le discours que j'avais préparé pour le chapitre d'aujourd'hui et que j'ai décidé de ne pas lire parce que je ne veux pas que les frères s'alarment trop.

Cependant, je veux vous en faire connaître un passage à vous. Je pense qu'il vous sera utile. » Il chercha le passage, en parcourant le texte des yeux et en s'aidant du doigt. Nicolo le regardait moitié impatient, moitié curieux. Il savait que le trésorier était une sorte de bigot qui avait confondu sa propre vie à celle de la confrérie de Sainte Ursule. Il ne vivait que pour elle. Il n'avait plus de parents et la majeure partie de son temps, il la passait dans les locaux de la confrérie à mettre de l'ordre, astiquer, surveiller mais aussi à être toujours dans les jambes des frères. Il n'attendait donc rien d'intéressant du manuscrit que l'autre avait en main, même s'il devait reconnaître qu'un certain esprit ascétique et une sincère ferveur religieuse donnait une sorte de dignité à son mode de vie. Quand il eut trouvé l'endroit, le trésorier leva les yeux, satisfait.

« Voici. C'est cela. Ecoutez ce que j'écris : « Je crois qu'il n'y a que dans notre confrérie que se trouve la solution des problèmes actuels de notre république. L'atmosphère de lassitude et de tension qu'on ressent partout dans la ville, avec la guerre en cours et la ruine du commerce suscite un désir de religion, un besoin de revenir à l'Évangile, jamais remarqué à ce point là. Seules les confréries laïques peuvent satisfaire ce désir d'amour fraternel, offrir ce confort spirituel qu'on ne trouve plus autre part Et quand cet esprit aura pénétré partout et aura conquis toutes les âmes, alors un élan d'authentique piété et de foi dans la miséricorde divine sauvera la ville, rapportera la paix et la concorde. Nous serons sauvés comme Lazare grâce au Christ ou nous ne le serons jamais. »

Le frère leva les yeux du manuscrit et fixa ceux de Nicolo qui se demandait où l'autre avait appris ce style si emphatique. Probablement en écoutant les sermons des dominicains et en détournant leurs paroles en faveur de ses propres thèses.

« Vous m'avez écouté ? »

« Oui, certainement ! »

« Alors, vous aurez compris ce que nous pensons beaucoup d'autres frères et moi. Et vous aussi qui appartenez comme nous à cette sainte confrérie de dévotion, vous devriez vous y sentir membres d'une communauté de prières et de pénitence ! » Puis changeant son ton de sermonneur en un ton plus persuasif et sincèrement préoccupé, il ajouta : « Je vous en prie, abandonnez vos projets inutiles de violence ! »

Le curé un peu inquiet et alarmé, pensa que la chose la plus importante maintenant était de tranquilliser Giacomo di Riguzzo et non sans une sorte de remords il essaya de lui mentir : « Si vous voyez dans notre esprit exaspération et violence, c'est parce que d'autres, et vous savez qui, tentent de nous amener au désespoir. Dans cet état d'esprit, il est facile qu'une parole s'échappe ou un geste de colère. Mais croyez-moi, nous aussi nous voulons que la paix et la concorde reviennent à Venise. Si la voie que vous nous montrez nous paraît la seule à suivre, nous la suivrons. Et puis, si vous nous voyez parler ensemble, c'est parce que nous avons signé il y a quelques mois, un contrat de colleganza

et aujourd'hui comme patron Barozzo est de retour de Nègrepont, nous devons nous mettre d'accord pour les comptes. »

Le trésorier eut un air incrédule : « Un autre mensonge. Et alors pourquoi restez-vous en dehors de l'église ? »

Nicolo répondit rapidement.

« Parce que la cérémonie de réception des deux nouveaux frères ne nous attire pas beaucoup. Laissons-la au 'gastaldo' qui a des convictions moins profondes que les vôtres mais un grand désir d'apparaître en public comme l'unique protagoniste de nos affaires. J'espère que maintenant vous vous sentez tranquilisés sur notre compte. Vous ne savez pas combien je partage vos inquiétudes ! Maintenant laissez-moi entrer car je suis pressé. »

Flatté par l'estime exprimée par le curé et satisfait aussi de l'allusion à la vanité du 'gastaldo' dont il se lamentait toujours avec ses frères les plus proches, le trésorier se mit de côté avec empressement. « Entrez, entrez ! Mais pensez à ce que je vous ai dit. »

A peine entré, le curé entendit la voix sonore du 'gastaldo' qui terminait son discours d'accueil et s'arrêta un peu pour l'écouter. Il sourit en secouant la tête parce qu'il y retrouvait la confirmation totale et exacte de ce qu'il pensait.

« ... maintenant que vous êtes accueillis dans cette congrégation bénie, faites pénitence. Une dernière recommandation : soyez généreux aujourd'hui pour la confrérie et pour les pauvres. Désormais Sainte Ursule qui, comme on le lit dans la passion du moine Enrico di San Bertino, a su donner un grand exemple de fidélité à l'idéal de chaste amour et mourut pour lui rester fidèle, vous suivra depuis le ciel avec une attention particulière. C'est elle maintenant votre protectrice ! »

Les deux novices se levèrent, furent embrassés et baisés par le 'gastaldo' et se mirent à côté de lui pour recevoir le baiser des frères. Puis entourés et fêtés, ils sortirent sous le portique avec leur nouvelle cape drapée de façon rigide autour du corps et le visage rayonnant. Dès qu'ils aperçurent le petit groupe de mendiants, ils voulurent montrer leur adhésion immédiate aux recommandations du 'gastaldo'. Ils avancèrent de deux pas, se frayant un chemin entre les frères et se hâtèrent de sortir de leur poche quelques menues monnaies qu'ils avaient préparées auparavant. Avec zèle ils les déposèrent une à une dans les mains qui se tendaient vers eux. Des sœurs avaient sorti de l'église un banc et y avaient posé une belle rangée de petites miniatures de Sainte Ursule, les yeux tournés vers le ciel et la main sur le cœur. Abandonnant les novices, de nombreux frères se pressèrent autour du banc pour les acheter. Elles coûtaient deux piccoli l'une et la 'gastalda' avec une grâce un peu empruntée mais un savoir faire rapide, les recevait des mains des acheteurs et les déposait dans un panier. Par la porte, restée ouverte, sortait le chant de laude entonné par un groupe de frères. Ils s'étaient mis devant l'autel de droite, dédié à Marie, mère de Jésus. A côté de l'autel, il y avait dressée sur un piédestal une grande croix de bois et tous chantaient les yeux tournés vers elle et en un bel accord de

voix : « O croce alma mirabile / arbore dolce fructifero / o croce santa exaudi / et habi de noi memoria » « Oh belle croix digne d'admiration, doux arbre riche de fruits, Oh sainte croix exauce-nous et souviens-toi de nous »

Nicolo Querini était resté à l'écart durant la phase finale de la cérémonie et comme au milieu de ceux qui avaient défilé devant ses yeux, il n'avait aperçu que deux de ceux qu'il cherchait, il décida de monter à l'étage supérieur. Derrière la petite porte qui s'ouvrait dans le mur gauche, un escalier raide conduisait à la salle du chapitre au dessus de l'église. De là, on accédait à l'hôtel ou hôpital de la confrérie au dessus du portique.

Dans la salle régnait un silence paisible accentué par le bourdonnement qui venait de la grande salle à côté ; tout était en ordre alentour. Le grand banc derrière lequel s'assayaient durant les deux chapitres annuels les officiers de la confrérie avec le 'gastaldo' et les stalles pour les frères, disposées le long des murs, brillaient dans la pénombre d'un beau bois sombre luisant de cire. Comme il n'y avait personne là non plus, Nicolo traversa la salle en faisant grincer le plancher de bois et se trouva à la porte de l'hôpital. C'était un local rectangulaire très spacieux, avec des petites fenêtres qui donnaient sur le toit du portique. Deux rangées de sacs remplis de paille étaient disposées par terre le long des murs. Une armoire, plusieurs bancs, une table, des consoles avec des pots d'herbes médicinales et un rideau tiré dans un coin complétaient l'ameublement... Sur le mur du fond, il y avait un crucifix et une Sainte Ursule peinte approximativement sur un panneau de bois. Deux des sacs seulement étaient occupés où gisaient deux vieux en très mauvais état, marqués par les privations : surtout un qui tremblait en silence sous un vieux manteau et regardait avec des yeux effrayés le curé sur le pas de la porte. Près de l'autre malade, qui se tenait le dos appuyé contre le mur, était assis sur un tabouret un homme jeune entraîné d'écouter avec une patience bienveillante, un discours qui avançait par morceaux entre souvenirs et divagations.

« Toi Paul, tu ne peux pas voir ni imaginer comment nous étions considérés nous autres artisans au temps du doge Tiepolo. Plus de quarante ans ont passé. J'étais jeune en ce temps là... et pourtant je me souviens comme si c'était aujourd'hui du défilé que les corporations avaient organisé pour fêter son élection. Il y avait les maîtres de chaque confrérie avec les bannières de leur profession... Eh oui ! Notre parole comptait encore beaucoup dans les assemblées populaires et dans les Conseils... » Le vieil homme fit un geste de regret avec sa main sur la couverture, « Depuis tout a empiré. Exclue de toute charge, on nous a imposé force contrôle, on a tout fait pour les marchands et rien pour nous... Et maintenant que je n'ai plus de forces, après tant de travail, je dois vous remercier de votre esprit de charité car j'ai trouvé un refuge et quelqu'un qui me soigne. Heureusement qu'il y a cinq ans, j'ai eu la bonne idée de m'inscrire dans votre confrérie. »

Le frère qui l'écoutait, avait aperçu Nicolo et se prépara à prendre congé. Il savait qu'il était attendu mais il n'avait vraiment pas pu faire à moins que de



rendre visite à son vieux parent qui avait été jusqu'à ces dernières années un des artisans les plus compétents de sa profession. Il n'était jamais devenu maître, cependant, parce qu'il avait toujours manqué d'argent pour ouvrir une boutique et de fourberie pour se faire une place.

« N'y pensez plus maintenant. Aujourd'hui, c'est jour de fête et vous descendrez bientôt à la messe avec nous tous. Je vous aiderai à descendre. Vous voyez que les amis ne vous manquent pas ! C'est ce qui est important au jour d'aujourd'hui... Maintenant je dois partir. Nous nous reverrons plus tard. »

Il prit une main du vieil artisan entre les siennes et la serra fort, en lui souriant. Puis il fit signe au curé de le précéder et s'en alla vers la sortie. Nicolo l'attendit au bas des escaliers et dès qu'il fut descendu, il lui parla gaiement : « Bonjour à toi, Paolo de Bonanno, maître parmi tous les maîtres de l'art du verre ! »

« Paolo, par réaction à la tristesse qui l'avait envahi en écoutant les lamentations du vieil homme, avait vraiment envie de rire et de plaisanter. Il prit donc Nicolo par le bras et le poussa, essayant de le faire tourner sur lui-même.

« Heureux de te revoir, Nicolo, premier parmi tous les poètes de Venise ! »

L'autre résista comme il put à la poussée malicieuse de son ami et fit semblant d'être offensé.

« Venant de toi, c'est comme si tu m'avais traité de fainéant. »

« Que dis-tu ! Si vous tous, hommes de lettres et de science vous aviez autant de respect pour notre savoir d'hommes de l'art que je n'en ai pour votre pouvoir d'inventer des mots, les choses iraient beaucoup mieux ! » et le secouant en plaisantant, il ajouta : « Esprit de précision et non de formules vides. Honnêteté dans l'exécution. Voilà ce qu'il nous faut ! Et je ne m'en prends pas seulement à toi. Tu es ami avec les marchands, n'est-ce pas ? Bravo à ceux qui vendent quatre fois plus cher que cela ne vaut ! Tu sais depuis des années ce que j'en pense. Est-il possible que vous seuls et les nobles sachiez commander ? Qu'en penses-tu ? »

Le curé se dégagea.

« Mais quel discours sans queue ni tête tu me tiens là ! Tu nous as tous mis d'accord... dès que je te laisse un instant, tu recommence à déraisonner. »

« Obligé. Je suis un simple artisan ! »

« Oui, mais plein d'argent ! Et puis ignorant. Même à l'école tu étais pareil. Si je ne te disais pas les choses, tu ramassais seulement les coups de baguette du maître... Allez, sortons, car le noble Moro doit être en train de piaffer. »

Paolo se tint derrière le curé qui entra dans l'église et murmura : « Celui-là aussi, tout compte fait... »

Le noble n'avait pas bougé de l'endroit où Querini l'avait laissé. En face de lui, en plus du patron, étaient arrêtés aussi au début du portique le diacre Paolo et le marchand Giovanni Della Barba. Autour d'eux les autres frères priaient et

formaient des groupes pour discuter. D'autres entouraient les deux nouveaux qui n'arrivaient pas à s'arrêter de sourire et de lisser leur froc.

On savait que le diacre Paolo, après une vie agitée, avait trouvé une place dans la chancellerie dogale et vivait retiré, plein d'amertume et de colère. Du marchand, on connaissait, au contraire, l'état sain mais pas brillant de ses affaires, étranglé comme il l'était par la concurrence sans scrupules des grands et la rareté du crédit qui pesaient surtout sur la principale branche d'activité de sa famille qui était depuis toujours le commerce de la laine et du fer vers l'Égypte.

Quand Nicolo et Paolo furent arrivés aussi, les quatre hommes se dirent rapidement quelque mots, car l'attention et l'attente étaient toutes fixées sur ce que devait dire Moro. Le noble regarda un instant alentour – l'espion du doge n'était pas dans le coin pour le moment – puis il commença d'un ton de quelqu'un qui veut se débarrasser rapidement d'une affaire qui, pour lui, avait dure trop longtemps.

« Maintenant que nous sommes tous là enfin, j'essaierai d'exposer le plus rapidement possible, les deux choses que j'ai à vous dire. La situation s'est beaucoup clarifiée par rapport à la dernière fois où nous nous sommes vus. D'un côté tout a empiré. Je me réfère aux dernières bravades politiques, je ne saurais les appelées autrement, de nos gouvernants. Mais d'un autre côté on commence à voir une lueur d'espoir : les choses ont avancé dans le sens que j'avais prévu. Ceux qui tiennent tous les fils – c'est inutile de vous donner des noms - ont décidé, même si notre curé... » et il fit un signe de la tête pas vraiment amical vers Nicolo « s'obstine à soutenir qu'il ne sait rien. Ce régime illégal et corrompu doit être renversé par la force. Eux aussi sont définitivement convaincus qu'il n'y a rien d'autre à faire, étant donné que toute voie légale est forclosée. Ils les ont toutes essayées... » et il regarda encore une fois avec insistance le curé « ... mais ils n'ont récolté que du mépris. Et c'est ainsi que toutes les solutions possibles dont nous avons parlé dans la mesa de Giovanni, s'en vont aussi au royaume des bonnes intentions. Il en reste seulement une : prendre les armes ; désormais, donc, notre devoir sera de rassembler et d'approcher les amis que nous tenons pour fiables. Du reste, y penseront les deux grandes familles qui se sont fait un honneur de nous rendre la liberté et de nous faire revivre sous un bon gouvernement. Surtout aux armes et aux plans. Pas d'appels trop enflammés au bas peuple ou de promesses trop généreuses ; l'affaire pourrait nous échapper des mains. Et surtout ne vous mettez pas à ramasser des armes. Un excité, infiltré parmi nous, pourrait s'en emparer et tenter quelque chose pour son compte. Laissez faire les Querini et les Tiepolo ; sur ce terrain là, ils sont expérimentés et compétents... »

Il les regarda les uns après les autres pour essayer de lire l'effet de ses paroles sur eux. Puis il porta son regard au fond du cimetière et eut un mouvement d'humeur.

« Bien, c'est tout. Maintenant dites-moi clairement ce que vous pensez de ce que je viens de vous dire. Et surtout, un à la fois, si vous êtes décidés à aller jusqu'au bout ou non. Mais vite, parce qu'il faut nous séparer tout de suite. Regardez là, l'espion de Gradenigo qui continue à tourner autour de nous. Et comme les quatre hommes s'étaient mis à regarder alentour, il ajouta : « C'est celui là, qui garde ses yeux cachés sous son capuchon et tend ses oreilles vers nous pour mieux entendre. »

L'artisan parla le premier. Il fut laconique.

« Je n'aime pas faire de grands discours. Moi, j'en suis et plus vite ce sera fait, mieux ce sera. Je vais m'y mettre ; je sais déjà avec qui parler. »

Moro regarda le marchand qui dit à son tour : « Mon petit discours est prêt depuis longtemps. J'ai eu le temps d'y réfléchir tout au long de mon dernier voyage ; voici comment je vois les choses : le commerce est en crise ; sur nous, les petits, pèsent des droits de douane et des impôts de plus en plus lourds ; nos enfants sont les seuls fils de marchands obligés à être soldats ; désormais, celui qui gagne, c'est celui qui reste à terre pour spéculer et pas nous, qui sommes habitués à prendre des risques et à voyager. Donc il faut absolument revenir aux temps où les gains étaient pour tout le monde ; s'il y avait d'autres voies moins risquées, je serais pour elles. Mais étant donné qu'il n'y en a pas, allons-y et vite. Je vois l'horizon de plus en plus sombre. »

Moro fit un signe de la tête pour exprimer sa propre satisfaction.

Ensuite ce fut le tour du diacre Paolo.

« Ce n'est pas la pauvreté qui me fait peur, Giovanni. Je crains plutôt le manque d'idéaux, le cynisme et la lassitude morale qui sévissent maintenant dans tous les milieux. J'espère tellement que celui qui tient en main les fils de notre conspiration » et il regarda Moro dans les yeux « ... a comme moi, une haute idée de l'état et qu'il veut lui aussi un dogat fort. Autrement ce que nous nous apprêtons à faire sera complètement inutile. J'étais justement en train de penser à tous ces projets et à toutes ces lois que j'ai vus approuvés ces dernières années. Au début de grands espoirs. Et puis ils ont tous été inexorablement éludés ou rendus vains. Peut-être tout doucement, par des tas de tours et contours, mais ils ont toujours gagné eux, les messeigneurs. »

Moro, impatient, lui fit un signe pour qu'il se dépêche. Le diacre acquiesça et conclut : « ... et alors tentons aussi cette voie là. Je suis profondément convaincu qu'avec l'aide de Dieu, nous réussirons à faire triompher la justice. »

« Belle déclaration et des idées bien claires, diacre ! » commenta satisfait le noble « à avoir une haute idée de l'état, soyez tranquille, il n'y a pas que vous et moi. Nous tous ici, j'en suis sûr, nous agissons non seulement par intérêts personnels, mais parce que nous sommes convaincus d'être des instruments, peut-être modestes, de la justice. »

Malgré ses paroles pleines de confiance, Moro un instant eut un instant l'air mécontent. Ce qui l'avait frappé, c'était la distorsion entre le langage et les

propos de ces cinq hommes autour de lui. Il fit très attention de ne pas le faire voir mais éprouva pendant un moment une pointe de découragement.

Il se reprit immédiatement cependant : il était certain qu'il réussirait à diriger leurs aspirations contrastées vers le but auquel il aspirait depuis si longtemps et qui ensuite était le seul possible en toute justice en ce moment. Rouvrir les portes du pouvoir aux mains maintenant de quelques uns, à toute la noblesse et recommencer à intégrer dans le patriciat, comme autrefois, les meilleurs hommes du peuple.

Parlant rapidement, Moro s'adressa au curé et au patron.

« Vous deux, avez-vous quelque chose à ajouter à ce que vous avez déjà dit ? »

Bartolomeo répondit le premier.

« Beh, il me semble que tu as pris une route qui va tout droit et par une mer bien profonde. De toute façon, sois tranquille, je te suivrai. Même si on ne voit plus ni les côtes ni les îles. »

Le curé Querini, intimidé par tous les yeux fixés sur lui à attendre ses paroles, dit d'une toute petite voix :

« Comme homme d'église, je dois condamner, en tout cas la violence, même si elle devient un instrument de justice... Mais soyez certain que je ferai tout ce qui me sera possible pour vous aider. Le but que nous nous sommes fixé est très noble. Je suis sûr que Dieu nous comprendra. »

« Bien ! » commenta satisfait le noble, « Maintenant que nous nous sommes déclarés d'accord sur les moyens à employer, je vous recommande de ne pas vous laisser prendre par l'impatience. Le travail qui nous attend sera long. Surtout soyez de la plus grande discrétion ; s'il y a des nouvelles importantes, je prendrai contact avec chacun d'entre vous. Autrement, le prochain rendez-vous est ici, pour la fête de Sainte Ursule... Séparons-nous maintenant. »

Avec une certaine émotion dans la voix il ajouta enfin :

« Que Dieu vous protège ! »